

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais, où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[ Vol. 5. QUEBEC 26 OCTOBRE, 1844, No. 37. ]

## Mélanges Littéraires.

### NAPOLÉON EN CAMPAGNE.

*Suite et fin.*

Il faut qu'on sache que cette syllabe *ah !* prononcée à tout propos par l'empereur avait, dans sa bouche, une foule de significations. Cette exclamation lui était habituelle, mais il savait la moduler d'une manière si différente, qu'on pouvait reconnaître, à l'accent dont elle était prononcée par lui, si ce qui se passait sous ses yeux lui causait de la joie ou de la contrariété ; si la nouvelle qu'il recevait était bonne ou mauvaise ; il saisissait de même le sens et l'esprit du discours qui lui était tenu en exprimant encore par un *ah !* très significatif sa satisfaction ou son mécontentement.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, après l'exclamation favorite de Napoléon, que le page était de retour ; mais il avait le visage, la poitrine et les bras tellement couverts de boue, que lui et son uniforme étaient méconnaissables. Il rend compte de sa mission : ce que Napoléon avait pris de loin pour un détachement de Cosaques au repos, n'était autre qu'un bouquet de broussailles que le vent agitant mollement. Un peu confus de sa méprise, il change aussitôt de propos :

— Dans quel état, monsieur, vous présentez-vous devant moi ? dit Napoléon en tâchant de dissimuler le sourire que la tenue de son page provoque sur ses lèvres.

— Sire, répond le jeune homme tout froissé de sa chute, pour mieux exécuter les ordres de votre majesté, j'ai voulu pousser mon cheval, les jambes de devant lui ont manqué, et...

— Et *patatras !* s'écrie Napoléon, vous êtes tombé comme un maladroit ; je parie que c'est encore la faute du cheval !

— Sire, je puis assurer à votre majesté que tout-à-l'heure ce n'a pas été la mienne.

— J'en étais sûr !... Si, monsieur, c'est la vôtre, parce que, cette fois, je ne vous avais pas dit d'aller ventre à terre.

Puis laissant un libre cours à sa gaieté, il ajouta avec un ton de commisération et de bienveillance tout à la fois.

—Allons, cela ne sera rien, va te reposer, et demain nous n'y penserons plus ni l'un ni l'autre.

Le page alla se faire saigner, sur le conseil qu'on lui en donna, et force à lui de garder le lit pendant plusieurs jours, tant il s'était meurtri dans sa chute ; et tout en le voyant s'éloigner, l'empereur hochait la tête, en disant au prince de Neufchâtel d'un ton presque attendri : « Mais voyez donc, Berthier, comme le pauvre enfant est fagotté !... Tous sont de même ! C'est égal, j'ai bien fait de n'avoir pas l'air de m'apitoyer ; il ne faut pas gâter ces petits gaillards-là ! » Et il répéta encore : *Pauvres enfants !* mais alors il y avait comme des larmes dans sa voix.

Avant une affaire sérieuse, ou lorsque les circonstances obligeaient Napoléon à rester quelque temps en plein air, soit de grand matin, soit le soir, les piqueurs et les domestiques de l'escorte lui préparaient un grand feu, toujours nourri par une quantité de bois extraordinaire : des branches d'arbres tout entières, des bûches énormes, et jusqu'à des poutres, étaient embrasées. Ce feu servait en quelque sorte de signal pour indiquer à ceux qui faisaient partie du quartier général le point où s'était arrêté l'empereur. Pendant ce temps, Berthier, Duroc ou Caulaincourt lui tenaient fidèle compagnie. Il était rare qu'un autre que ces trois personnages se trouvât avec lui, à moins qu'il ne le fit appeler pour lui fournir quelques renseignements, lui donner quelques instructions, ou enfin l'envoyer porter un ordre verbal à un maréchal. Tout le monde se tenait à une distance de cinquante ou soixante pas au moins, formant une espèce de cercle autour du feu de l'empereur. Là, Napoléon se promenait en rêvant, tout seul, ou en sifflant, ou bien il causait en attendant que le bruit du canon ou tout autre signal convenu d'avance se fit entendre de la part des chefs de corps. Lorsqu'il s'ennuyait, il prenait du tabac, lançait ça et là, avec ses pieds, des petits cailloux ; le plus ordinairement, il poussait le bois et attisait le feu avec ses bottes, de telle façon qu'il les brûlait toutes par le bout.

Lorsque Napoléon dispensait quelques faveurs, telles que grades, titres, décorations, etc., on devait s'attendre à quelque affaire sérieuse prochaine. Le prélude le plus certain d'une bataille était la revue des régiments récemment arrivés ou les harangues aux troupes. Toujours les paroles de Napoléon produisaient sur le soldat un effet magique ; mais de toutes les scènes bruyantes et dramatiques qui se passaient journellement en campagne, celle de la remise de l'aigle à un nouveau régiment laissait dans les esprits une vive impression.

Le jour fixé pour cette solennité, où Napoléon allait en personne, et comme en cérémonie, donner le baptême du drapeau à de jeunes soldats, ce jour-là, dis-je, de grand matin, le régiment se rendait, dans la plus belle tenue, à l'endroit qui lui avait été désigné à proximité du quartier général, se formait en trois colonnes serrées, les trois fronts tournés vers le centre, le quatrième devant être rempli par l'état-major général, et la suite de l'empereur. Aussitôt que Napoléon arrivait, le corps d'officiers se mettait en avant sur un seul rang, tandis que lui s'avancait seul, monté sur une de ses juments couleur chamois. De cette façon, il se faisait distinguer d'autant mieux, par la simplicité de sa mise, que tous ceux qui l'accompagnaient contrastaient singulièrement avec lui par leurs brillants uniformes bariolés de nombreuses décorations et largement brodés d'or et d'argent.

Après avoir pris les ordres de l'empereur, le prince de Wagram, en sa qualité de major-général, mettait pied à terre et faisait déployer le drapeau qu'à cet effet on sortait de son étui de peau, devant tous les officiers en ligne, le colonel à la droite, et ainsi de suite, selon les grades. Aussitôt les tambours battaient au champ jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle des mains de l'officier et se fût approché de quelques pas devant l'empereur. Alors Napoléon, se découvrant, saluait le drapeau, ôtait son gant, élevait la main droite vers l'aigle, et, d'une voix solennelle et accentuée, il prononçait à peu près ces paroles : « Soldats, je vous confie l'aigle français ! Je le confie à votre valeur et à votre patriotisme ! Il vous

« servira de guide et de point de ralliement ! Vous jurez de ne l'abandonner jamais ? Vous jurez de vivre et de mourir pour lui ? Vous jurez de préférer la mort au déshonneur de le voir arracher de vos mains ? Vous le jurez tous ?... » Et Napoléon appuyait surtout sur ces derniers mots : *vous le jurez !* avec un ton tellement énergique, qu'il devenait, en quelque sorte, un signal auquel tous les officiers agitaient en l'air leurs épées, et tous les soldats, avec un ensemble parfait, s'écriaient : « Oui, oui, nous le jurons ! » Après quoi Berthier remettait l'aigle aux mains du porte-drapeau du régiment qui se formait, en colonnes, serrait les rangs et défilait devant Napoléon, au bruit de la musique et des cris mille fois répétés de *vive l'empereur !* poussés avec une sorte de frénésie.

Le jour même le colonel invitait à sa table tous ses officiers, double ration de vivres et de liquides était distribuée à chaque homme du régiment. Inutile de dire que, le soir, les trois quarts des soldats étaient ivres d'enthousiasme et d'eau-de-vie, tant ils avaient poussé de *vivat* et bu à la santé de l'empereur.

Il arrivait quelquefois que, pendant le défilé des parades, de simples soldats (après toutefois en avoir obtenu la permission de leur colonel) sortaient des rangs et s'adressaient directement à l'empereur pour demander de l'avancement ou réclamer la croix lorsqu'elle leur avait été promise. Dans ce cas, le pétitionnaire présentait les armes de la main gauche en portant le revers de la droite au front.

— Sire, disait-il, j'ai mérité la croix !

— Comment cela ? répondait Napoléon en souriant.

Alors le prétendant racontait avec force détails les affaires auxquelles il s'était trouvé, les qu'il avait fait, le nombre des blessures qu'il avait reçues. Napoléon ne lui laissait jamais achever sa narration et l'interrompait en lui demandant : *Combien de services ? d'année de grade ?* Si le solliciteur répondait avec brièveté et catégoriquement, Napoléon faisait approcher le commandant de son bataillon pour lui demander sur-le-champ des renseignements, et s'ils se trouvaient en rapport avec ce que le soldat avait avancé, il disait à un aide-de-camp : « Prenez le nom de cet homme. » Puis, s'adressant au solliciteur, il ajoutait : « C'est bien, mon brave, on y fera droit. » Dans ce cas, le brevet de chevalier de la Légion d'Honneur ne se faisait pas longtemps attendre ; dans le cas contraire et lorsque Napoléon jugeait que les droits exposés par le solliciteur n'étaient pas encore assez positifs, sans vouloir le décourager par un refus, il lui répondait avec un signe de tête amical : « C'est bon, c'est bon ; nous avons le temps ; on verra. »

Dans une circonstance semblable, un vieux capitaine qui avait fait toutes les campagnes de la révolution, et qui n'était pas encore décoré, s'avance et demande à l'empereur la croix en ajoutant, comme un ton de reproche : « Sire, on me la doit, je la veux, il me la faut, cette fois ! »

— Eh bien, capitaine, ne nous fâchons pas, je verrai cela.

— Sire, vous pouvez voir tout de suite ; tenez !

Et entr'ouvrant son uniforme, il présente à l'empereur sa poitrine criblée d'honorables blessures.

— C'est tout vu ! s'écrie l'empereur en cherchant à maîtriser son émotion : « Prince de Neufchâtel, le brevet de chevalier de la Légion d'Honneur à ce brave officier. »

Une heure après cette scène, le vieux capitaine reçoit de la part de Berthier une invitation à dîner pour le même jour. Il s'empresse de s'y rendre. On se met à table ; le brave commandant est placé à droite du chef de l'état-major. En dépliant sa serviette, quelque chose s'en échappe : c'est son brevet de légionnaire qui déjà lui a été expédié.

## LES DEUX GÉANTS.

Le soleil commençait à descendre derrière les montagnes, et la brise du soir apportait les senteurs embaumées de la campagne dans les rues de Bagdad. Un jeune garçon, d'environ seize ans, était appuyé contre la porte d'une maison. Son visage d'une beauté mâle, semblait resplendir aux dernières lueurs du jour. A le voir, on devinait qu'il ne se contenterait point d'exercer dans la vie les humbles fonctions d'employé ou de marchand, mais que, de manière ou d'autre, il devait arriver au commandement : il y avait pourtant des rayons de douceur à travers l'audace de ses regards.

Il était déjà là depuis quelques instants, lorsqu'un bruit d'armes et de chevaux retentit tout-à-coup dans l'une des rues qui conduisaient à la place. Le jeune Persan détourna les yeux et aperçut le grand visir suivi des principaux officiers de son palais. Presqu'au même instant le murmure d'une grande foule se fit entendre à l'entrée de la seconde rue, et un homme porta le costume des sages parut suivi de tous ses disciples. Les deux cortèges se rencontrèrent au milieu de la place, se croisèrent, puis s'éloignèrent en sens opposé.

Le jeune garçon venait de les voir disparaître, lorsqu'un vieillard qui avait ouvert doucement la porte de sa maison, derrière lui, posa une main sur son épaule.

— Tu regardais passer le visir avec ses cavaliers, et le sage Noushou avec ses disciples ? dit-il.

— Oui, répondit le jeune homme ; et je me demandais lequel je devais prendre pour protecteur, puis tous deux proposent de me faire une place dans la vie.

— On choisit l'arbre d'après les fruits, observa le vieillard.

— Je le sais père, reprit Barzauyeh ; mais comment choisir le fruit lui-même ? Le visir commande à des nations entières, au nom du calife ; Noushou a soumis à ses doctrines toutes les doctrines toutes les intelligences. L'un est le maître par la force, l'autre par la sympathie ; lequel des deux a la meilleure part ?

Le vieillard ne répondit rien, et demeura quelque temps la tête penchée comme s'il cherchait dans sa mémoire ; enfin, se tournant vers Barzouyeh :

— Connais-tu l'histoire des deux géants de la vallée de Cachemire ? demanda-t-il.

— Je ne la connais pas, répondit le jeune garçon.

Le vieillard lui fit signe de s'asseoir, et, après un court silence, il commença ainsi :

« Dans les temps primitifs vivaient au fond de la vallée de Cachemire deux Géants, l'un appelé Azam-le-Terrible, l'autre Nagel-le-Béni. Aucun homme ne vivait auprès d'eux, si bien que la nature entière leur appartenait.

« Or, à cette époque, le monde visible n'était point ce qu'il est devenu plus tard. Le souffle dont Dieu avait animé les choses et les êtres était encore dans toute sa chaleur, et établissait une communication entre toutes les parties de la création. L'homme comprenait l'air, la terre, les animaux, les plantes, et, bien qu'il fût leur maître, participait à leur vie.

« Un matin que le soleil s'était levé dans toute sa magnificence. Nazel-le-Béni parut au détour d'un côteau. Il était tel que Dieu l'avait créé, noble et beau dans son innocente nudité, et il marchait en chantant tout haut sa pensée :

« Voici le jour, disait-il, et je redescends dans la vallée pour visiter mon empire ; car j'aime tout ce qui vit autour de moi, depuis le grand arbre jusqu'à l'imperceptible fleur qui s'épanouit dans les tentes du rocher ; depuis le roi des forêts jusqu'à la mouche bourdonnante.

« C'est moi qui relève la liane à demi abattue et qui lui donne un appui ; c'est moi qui conduis le ruisseau au milieu des arbres altérés, et qui répands sur le roc dépouillé la semence des fleurs qui doivent le revêtir un jour

comme une robe de fête.

« C'est moi qui sème sur la lisière des bois la mousse desséchée dont l'oiseau fait son nid ; et quand le grand lion de la montagne a fait retentir ses plaintes, c'est moi qui retire l'épine qui endolorisait sa griffe puissante.

« Aussi toute la nature me connaît et m'aime. Je suis comme l'esprit conservateur de toutes choses. Elle m'obéit, car j'enseigne à chacune de ses créatures ce qui peut lui être utile ; et, pour toutes ma supériorité est un don.

« Ainsi chanta Nazel-le-Béni et il se perdit sous l'ombrage des forêts fleuries. Alors une autre voix s'éleva dans la montagne comme un souffle de tempête et elle chantait :

« Voici le jour, et je redescends dans la vallée pour visiter mon empire ; car tout ce qui vit autour de moi est soumis à ma volonté ; et je brise tout ce qui lui fait obstacle, depuis le faible roseau jusqu'à l'arbre puissant.

« Je m'ouvre des routes dans la forêt avec le fer et le feu. Je brise les rochers, et je comble de leurs débris le lit des ruisseaux. Ma flèche atteint l'oiseau jusqu'au haut de l'arbre où il chauffe ses petits sous son aile.

« Le grand lion fauve avait une compagne, je l'ai étouffée dans mes bras, et sa peau dorée pend à mon épaule.

« Aussi la nature entière me respecte et me craint ; car je suis comme l'ouragan qui brise tout devant lui. Elle m'obéit, car je puis anéantir chacune de ses créatures ; et, pour toutes, ma supériorité est un joug.

« Ainsi chantait Azam-le-terrible, tenant d'une main les flèches meurtrières, et sa hache redoutable se balançait à son flanc. Il suivait la gorge étroite, dans laquelle coulait le torrent. Mais tout-à-coup un figuier immense lui barra le passage.

« Il était né dès la première aurore du monde, et ses racines enfoncées aux deux rives formaient sur les eaux une arche immense au milieu de laquelle s'élevait le tronc. Azam le mesura d'un grand courroucé.

« — Tu ne m'auras pas en vain arrêté, dit-il.

« Et prenant la cognée qui tenait à sa ceinture, il commença à en frapper l'arbre-colosse. A chaque atteinte celui-ci gémissait sourdement ; mais Azam frappait sans pitié, car il n'avait jamais souffert la résistance.

« Enfin le figuier tomba et se fendit dans sa chute. Le Terrible saisit chaque côté du tronc, et l'ouvrit pour le séparer ; mais l'arbre réunissant toutes ses forces se reforma, et les mains du géant demeurèrent enchaînées.

« Alors un murmure de révolte s'éleva dans la création. Le vent emporta les cris d'Azam-le-Terrible jusqu'à l'autre où dormait le lion. Les rochers répétaient ces cris comme pour exciter et diriger la course du monstre. Arrivé au bord du torrent, il s'arrêta ; mais le torrent apaisa ses bouillonnements et le laissa passer.

« Azam l'aperçut et fit un dernier effort pour se dégager !... Il était trop tard ; les ongles du roi des déserts venaient de s'enfoncer dans ses épaules. Un grand cri retentit suivi d'un rugissement horrible ; puis tout se tut.

« Le lion fauve était couché sur le cadavre du géant, et buvait le sang de sa poitrine ouverte.

« Un long frémissement de triomphe sembla courir dans les arbres, le long des pentes de la montagne, sur les eaux, et s'éleva dans l'air comme un soupir poussé par la nature entière.

« Il fut interrompu par le chant de Nazel-le-Béni qui revenait de la forêt. Soudain il se fit silence. Le vent se tourna vers lui pour rafraîchir son visage ; le torrent murmura plus doucement ; et les arbres secouèrent leurs fleurs sur leurs têtes.

« Cependant le jeune homme s'était arrêté à l'entrée de la ravine avec un cri, car il venait d'apercevoir le cadavre du géant. Le lion releva la tête... Nagel recula épouvanté. Mais les yeux de l'animal farouche s'adoucirent à l'instant ; il

lécha le sang qui teignait encore sa gueule rongissante, et courut joyeusement comme un chien fidèle se coucher aux pieds de Nagel.

“Une voix mystérieuse se fit entendre, et elle disait : —

“Il n’y a de vraie, force que celle acquise par la pensée, et de grandeur d’âme que celle fondée sur l’amour.”

A ces mots le vieillard se tut, et le jeune garçon demeura rêveur. Mais le lendemain il suivait les leçons du sage Noushou.

Son nom se répandit plus tard dans toute la Perse. — Il y devint le soleil des intelligences ; et ce fut lui qui résuma toute la sagesse humaine dans le livre de *Calila et Dimna*, attribué au sage Bidpai.

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 26 OCTOBRE, 1844.

L’*Aurore* dont l’éditeur vient d’être congédié de sa charge de membre du parlement veut nous faire des malices, la méchante, et ne trouve rien de mieux que de reproduire quelques jugements du *Fantasque* sur des hommes placés dans une autre position que celle qu’ils occupent maintenant. C’est maladroit à elle qui accuse le parti populaire de faire de la question ministérielle une question d’hommes. L’induction qu’elle croit faire tourner contre le *Fantasque* tombe à plat sur elle-même. On peut sans changer de principes changer d’opinion sur les hommes selon la conduite qu’ils tiennent ; ainsi après avoir cru sincèrement l’éditeur de L’*Aurore* un excellent patriote on peut aujourd’hui sans inconséquence l’appeler un insigne apostat.

Le *Canadien* pour répondre au *Castor* annonce qu’il va reproduire d’anciens articles du *Fantasque*. Allons il paraît que l’éditeur du *Canadien* veut enfin rendre son journal intéressant. Nous l’en félicitons.

Quant à nous si nous ne craignons d’ennuyer mortellement nos lecteurs nous reproduirions pour foudroyer le *Canadien* d’anciens articles de la *Gazette* française de Québec.

L’*Aurêtre des Canadas* de Jeudi contient les absurdités suivantes : —

“Aussi le *Journal de Québec*, journal officiel des Lafontainistes de Québec, rédigé par Mr. Cauchon leur chef, le *Castor* et la *Minerve* se sont-ils coalisés contre le *Canadien*. . . Le chef étant au pied du mur les partisans sont au désespoir et ils se vengent sur le *Canadien* etc.”

Autant de sottises que de mots. Il y a des canadiens qui veulent le gouvernement responsable et qui honorent les ex-ministres pour leur indépendance. Mr. Cauchon, l’éditeur du *Journal de Québec* n’est pas plus le chef d’un parti que Mr. Barthe. Il ne conduit personne ici, ayant beaucoup de peine à se conduire lui-même. Nous ne connaissons pas un parti à Québec, composé de plus de deux personnes qui veulent marcher à la remorque du *Journal de Québec* ou de son éditeur. Nous ne savons pas s’il est plus Lafontainiste que Gläckemeyeriste ou Taschereau-iste. La personne à laquelle il tient le plus est probablement Mr.

Cauchon ; mais nous ne connaissons pas un seul Cauchonniste.

Il est aussi injuste de mettre sur le dos du parti libéral les gaucheries du *Journal de Québec* et les inconséquences de son rédacteur, qu'il le serait de reprocher au parti ministériel les balourdises de l'*Aurore*, et les étourderies de Mr. Barthe-

Mr. Neilson a perdu son élection à Québec ; ce n'est pas surprenant, il était recommandé par Mr. Glackemeyer. Mr. Glackemeyer a perdu son élection à Rimouski ; c'est encore moins surprenant, il était recommandé par le *Journal de Québec*. Mais ce qui dans tout cela sera peut-être le plus extravagant c'est l'élection du rédacteur de ce journal, lui qui n'est recommandé par personne.

Le *Canadien* a essayé de prouver que tous les anciens représentants, excepté Mr. Neilson, *of course*, ont forfait à leur mandat. Des malins assument que c'est parce que le *Canadien* juge ainsi leur conduite qu'il avait conseillé quelques jours auparavant de les réélire tous. Ah ça ! nous sommes portés à croire que les morsures du *Journal de Québec* sont venimeuses et que le *Canadien* a contracté la maladie du programme de l'autre feuille car on dirait qu'il veut louvoyer entre tous les partis."

Les abonnés du *Canadien* qui habitent la campagne sauront qu'il va être demandé satisfaction pour des déprédations commises sur le Fatale Kair à Quallah Battu et le Robert Spankie, à Quallah Murdoe. Mais ils ne sauront pas un mot de la belle fête, célébrée par leurs compatriotes de Québec, Jeudi dernier, à l'occasion du triomphe de la politique populaire.

#### COMME QUOI LES MEMBRES DU PARLEMENT NE SONT PLUS QU'UNE BANDE DE CORBEAUX . . . . . AUX YEUX DE CEUX QUI

NE LE SONT PLUS.

La *Gazette* de Mr. Neilson d'hier soir contient, à propos du parlement provincial, la description suivante d'un rassemblement de corbeaux, tirée des récits d'un voyageur anglais.—La description n'est peut-être pas mal trouvée ; mais l'enfantillage ne cadre pas avec l'âge et la réputation sérieuse du Nestor. On aurait pardonné au *Fantasque* s'il avait reproduit cette plaisanterie, dans le tems ou l'honorable ex-représentant siégeait parmi les autres "grands hommes" dont il rit aujourd'hui :—

"Les corbeaux se montrent ordinairement par paires, même durant l'hiver, excepté lorsqu'ils sont attirés sur un point à la recherche de leur nourriture, ou quand ils s'assemblent dans le but de tenir ce qu'on appelle une "Cour de corbeaux". Cette institution révèle un singulier fait de leur histoire. Ils se réunissent en grands nombres sur un champ ou une colline, venant de directions opposées. Quelquefois l'assemblée ne paraît complète qu'au bout d'un ou deux jours. Alors aussitôt que tous les députés sont à leur poste il se fait un bruit général et forcés croassements ; bientôt après ils se jettent tous sur un ou deux individus qu'ils harcèlent et persécutent jusqu'à ce que ceux-ci en meurent. Après quoi la multitude se disperse tranquillement."

L'ex-représentant du comté de Québec aurait bien dû nous dire, si c'est ainsi qu'il en agissait quand il était corbeau et qu'il faisait sa cour.



Mr. Drummond vient d'être élu au comté de Portneuf. Voilà qui est fort bien dans la circonstance actuelle. Par exemple de braves habitants de ce comté nous prient de dire aux gens de Montréal de ne plus y revenir car à l'avenir ils veulent être représentés par un citoyen de leur localité. Que messieurs les Montréalais s'arrangent désormais de façon à élire les hommes auxquels ils procurent de la popularité . . . . comme nous faisons à Québec. S'ils ne savent pas maintenir leurs droits, eh bien qu'ils se soumettent. Il n'est pas juste que Pierre paie les sottises de Paul. Nous ne leur demandons pas d'élire Mr. Glackemeyer, ni Mr. Neilson, qui ont perdu leur élection, ni même le rédacteur du *Journal de Québec*, ou notre magistrat de police.

Vraiment nous sommes dans le siècle de la vertu civique. On se coudoie, on se harcèle, on s'injurie, si on ne se bat pas c'est qu'on n'en a pas le courage et tout cela pour le bien public. A propos de cela, bons lecteurs, il faut que je vous conte un songe. Je rêvais que j'étais l'un des plus fameux mathématiciens de l'Univers et je me posais le problème suivant que je ne pouvais résoudre : — Quel est celui qui a le plus à cœur le bien du pays, de Mr. Taschereau, qui abandonne une place de 300 louis pour aller au parlement, ou de Mr. Cauchon, qui n'a rien ?

On dit qu'à Rimouski lorsque l'officier-rapporteur cria aux braves électeurs de cette localité : Qui voulez-vous pour représentant, Mr. Glackemeyer ou Mr. Cuvillier ? Tous répondirent : Nous voulons Monsieur Bertrand. Et Mr. Bertrand fut élu. Voilà le meilleur tour qui se soit joué durant les élections actuelles.

En vérité nous croyons qu'il y a du goudron au fond du sac à tricheries de Mr. Glackemeyer ; ses meilleures ruses y restent accrochées.



# G. Futvoye,

## Encanteur, Courtier

Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON ET SALLE DES FRANCS-MAÇONS (AU CHIEN D'OR)  
Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS :

Ce Journal s'imprime et se publie par

**N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.**

14 RUE COUILLARD, -QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année ou le vol. se compose de 48 numéros. — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.